

LES FEMMES DANS LA RESISTANCE

Interview de France Pejot par Margaret Weitz 24 Juin 1983

France Pejot :

Je suis née à Lyon le 17 octobre 1914. Et j'avais des parents qui avaient un commerce d'ouvrages de dames, broderie et ouvrages de dames. Et en 42, plutôt déjà en fin 41, j'avais déjà perdu ma mère et mon père était très malade, mais nous nous intéressions énormément à tout ce qui était politique, à tout ce qui était la guerre, bien sûr, on était très touchés, et on commençait déjà à lire les petits journaux de résistance qui n'étaient pas encore bien organisés. Et nous avons écouté l'appel du 18 juin du Général De Gaulle. Nous l'avons entendu sur notre poste. Ça a été une émotion énorme. Mon père l'a écouté les larmes aux yeux, et à ce moment, on ne savait pas, ... c'était le Colonel De Gaulle. On a dit : "Tu as entendu cet homme? c'est extraordinaire ! Mais qu'est-ce qu'il veut faire ? " Enfin, on a ... ce n'était rien, il n'était pas encore le chef de la Résistance, c'était l'appel du 18 juin. On ne savait pas ce que ça allait devenir. Et puis, mon père est tombé gravement malade, j'ai continué à le soigner et nous l'avons perdu le 6 janvier 42. Et, une semaine après ... nous connaissions des gens qui nous apportaient déjà des numéros du Franc-Tireur, qui nous ont demandé si nous voulions bien rentrer, ma sœur et moi, en contact avec des amis qui habitaient d'ailleurs dans notre rue, rue Emile Zola. Nous avons la boutique 6, rue Emile Zola., à Lyon. Et nous sommes allées chez les ... comment s'appelaient-ils ? Schwarzenberg ? qui ont changé de nom après la guerre parce qu'ils étaient juifs. Ils s'appellent (Fougerolle ??) maintenant. C'est chez eux que nous avons rencontré Jean-Pierre Lévy et nous sommes rentrées dans la Résistance. Alors notre magasin servait de dépôt pour les journaux. Il a servi de dépôt également à Combat, à un moment aussi. On accueillait tout, pêle-mêle. Et puis, on s'est consacrés après à Franc-Tireur. L'appartement de mes parents, 4, place des Jacobins, a reçu bien souvent aussi Jean-Pierre Lévy. Il s'est réuni avec Gastier de la Vigerie, avec le chef de Combat. Alors le nom m'échappe maintenant, pourtant, je le connais bien ...

Margaret Weitz :

Fresnay ?

F.P. :

Fresnay, oui. Il ne serait pas content s'il savait que j'ai oublié son nom ... et puis Jean Moulin qui est venu fréquemment dans le magasin. A ce moment-là, je ne savais pas qu'il avait l'importance qu'il avait.

On savait que c'était un homme venu de Londres qui rentrait en contact avec tous les mouvements de résistance, mais il était très ... à la fois très simple et avec un regard impressionnant. Il avait toujours son chapeau ... sur la photo telle qu'on la voit, et cette écharpe, ... finalement, on a su qu'il la portait parce qu'il avait tenté de se suicider pour échapper à un interrogatoire avant le dernier. Il s'était tranché la gorge et il avait une cicatrice. Et puis, on a donc aidé dans la mesure de nos moyens. Nous étions dépôt de journaux, on allait porter des messages, ...agents de liaison, ...on s'occupait des fausses cartes d'identité, tout ce qu'il pouvait y avoir à faire dans un mouvement de résistance. On prenait quelquefois le train avec des journaux pour les distribuer, avec du courrier, et puis, le bureau de Franc-Tireur s'est réuni très rapidement chez moi, au 4 de la place des Jacobins. J'avais perdu mon père, j'occupais toute seule le 4 de la place des Jacobins qui était un grand appartement à deux issues. Ma sœur étant mariée, elle habitait au-dessus du magasin qui était à deux cents mètres, dans la rue Emile Zola. Et alors, un jour, à la suite d'une arrestation, oui, d'une arrestation, à Clermont-Ferrand, je crois, la police est venue place des Jacobins. On a donné mon nom. Et puis, alors là, ... j'étais avec Micheline. Micheline arrivait le matin à 9 heures, commençait à lire du courrier. Moi, je m'habillais pour aller ouvrir la boutique qui était un peu plus loin, et après, on attendait Jean-pierre Lévy, Clavier, dont vous avez peut-être entendu parler, ... il faisait partie du bureau Franc-Tireur, ... et puis d'autres. Il n'y a que ces deux dont je me souviens. (Pejot ??) aussi. Et alors il y avait Micheline qui était là et quand on a sonné vers 9 heures, j'ai cru que c'était un homme de (??) qui arrivait. J'avais mon tube de rouge à la main, je terminais ma toilette. Et je vois deux messieurs en civil. C'était la police de Vichy. Commissaire ... je ne me souviens pas ... (Baroux??), oui, je crois, l'inspecteur (Paul??), et puis ils se sont mis à ... Alors, à ce moment-là, j'ai pu faire signe à Micheline. Je les ai fait rentrer dans le salon et Micheline a emporté immédiatement dans le fond la machine à écrire. Ah, non, non ! la machine à écrire, elle n'a pas pu l'emporter. Elle a emporté les papiers, les papiers compromettants et elle a été les cacher j'avais un appartement très grand avec une sortie de service ... et un logement de domestique dans le fond qui servait de débarras et elle a pu cacher dans des vieux baquets ... enfin, ça a été caché, Mais ils ont trouvé la machine à écrire quand même, avec des carbonnes ...

M.W. :

C'était défendu ou c'étaient simplement des papiers ...

F.P. :

Non, mais comme nous étions signalées comme résistantes, c'était ... Mais heureusement, ça n'a pas eu de suite, ça n'a fait arrêter personne d'abord parce que ni Micheline ni moi n'avons parlé.

Et puis, ma sœur avait eu une idée excellente. C'est-à-dire qu'elle tapait à la machine ... on était obligé d'avoir des listes de gens avec leurs adresses en province. Elle les avait tapées à la machine sur des bandes de tissu et nous les avions mises dans les doublures de vêtements dans la penderie. Et ça, si on palpaît, c'était du tissu. Sur du tissu blanc. Et là, ça n'a jamais pu être détecté, ça.

M.W. :

Même si les (policiers ??) étaient arrivés par mégarde ...

F.P.:

Il aurait fallu qu'ils s'en méfient et qu'ils décousent les doublures des vêtements. Voilà. Alors, à ce moment-là, mon esprit allait très vite. je me suis dit : "Jean-Pierre va arriver. Qu'est-ce que je vais dire ?" Alors immédiatement, quand il a sonné, je lui ai sauté au cou. J'étais très timide à cette époque et Jean-Pierre m'impressionnait beaucoup. Et il était ... et justement, en plus, il était fiancé, ou presque sur le point de l'être avec Micheline. Je lui saute au cou. Je venais de me mettre du rouge et je lui ai fait d'abord une grosse bouche ici ... il y a toujours des côtés comiques dans les situations comme ça, Et puis lui, très réservé aussi ... vous le connaissez ! très réservé. Je lui saute au cou. "Bonjour, mon chéri !" Ça a eu du mal à passer. Et il a compris tout de suite car il n'est tout de même pas bête. Alors, j'ai dit : "Regarde ce qui arrive. La police est là. Excuse-moi, mais vraiment, je ne te l'avais pas dit, j'ai eu tort, mais je fais de la résistance, etc. "Comment, tu sais que je suis juif et tu fais ça !" Il était officiellement représentant pour ... en sacs de jute, pour les (nom ??) de Strasbourg. Il travaillait là. Il avait un peu laissé tomber à ce moment-là. Enfin il a joué le jeu, il a dit : "Jamais tu n'aurais dû ..." Alors, j'ai passé toutes les perquisitions assise sur ses genoux, intimidée. Et alors, l'autre ... pour l'autre, je me suis dit : "Clavier va arriver ..." Clavier était dans les roulements à bille. Il était dans les stores des fermetures de magasin, les roulements à bille ... sur roulements à bille. Alors, il se trouvait ... Avant qu'il arrive, mon esprit a travaillé, j'ai essayé de trouver quelque chose de plausible. Et nous avions une boutique qui était toute en glace, comme ça, et dans notre rue, il y avait le siège d'une organisation de collaborateurs qui faisaient paraître un journal, ... je ne sais plus lequel ... qui avait été plastiqué ... par nous. On a tout fait sauter. Alors, je me suis dit : "Je vais dire que nous, nous n'avons que des glaces, on n'avait pas du tout de rideau de fer, de grille. Or, c'était ce qu'il fabriquait, lui. Alors je me suis dit : "Voilà. Comme ça a été plastiqué là-bas, je vais dire que j'ai peur qu'on nous en fasse autant et qu'il vient me voir pour qu'on discute des rideaux, du roulement à bille. Alors, il fallait que me précipite quand il a sonné pour lui dire : "Vous venez pour les ... "Et alors lui, bêtement, il me répond : "Je vous apporte du savon.", parce qu'il a vu les deux types.

"Je vous apporte votre savon." Il y en avait plein de petits trafics comme ça. (???) Mais il aurait fallu qu'il en ait du savon, il n'en avait pas sur lui, alors c'était idiot de me dire ça. J'ai dit : "Oui, je sais que vous devez m'apporter du savon mais c'est pour mes stores ..." Alors là, il a quand même compris. "Oui, oui, bein sûr." Je n'ai pas démordu de ça. On est restés là-dessus, vraiment ... que Jean -Pierre n'était au courant de rien et que Clavier venait pour les stores. Micheline a entendu. Elle a dit la même chose. Donc, nous avons été arrêtées toutes les deux. Et on les a emmenés les deux aussi. On est partis ... arrêtés. Et puis, on a été perquisitionner chez eux, mais on n'a rien trouvé du tout. Il n'y avait pas de preuves, on a été obligé de les relâcher. Mais nous, on nous a gardées avec Micheline. Et alors là, ça, j'ai les dates, parce que voilà ce que j'avais fabriqué : c'est beau ... (???) de prison ... et c'était ça que j'avais fabriqué et c'est comme ça que je retrouve les dates. Vendredi ... dîner à trois, soirée charmante. Oui, c'était donc au mois d'octobre, Jean-Pierre avec deux amis avait souhaité mon anniversaire avec sa mère. Et il m'avait apporté un parfum, des roses, enfin, c'était très, très agréable. Et c'est le lendemain matin, le samedi. Je vois que c'était un samedi, "arrestation". Je vois : "péripétie mémorable." Et là le lendemain, "arrivée au petit dépôt". J'y suis restée trois jours. Arrivée à Saint-Joseph. C'était la prison de droit commun. Et le lendemain, je vois que j'ai marqué : "Premier pou de Micheline." On s'amuse comme on peut. Micheline a eu son premier pou et en avait fait tout un drame. Et puis après, il y avait : "Départ de Micheline." Elle est partie le 12. On a pu arriver à la faire partir. Elle était plus jeune que moi, elle avait 19 ans. Et nous étions à une table, nous étions en prévention, mélangées avec les droit commun, dans une grande salle et nous étions dans une table à part, et les autres, les droit commun, nous appelaient les diplomates. Elles étaient absolument charmantes avec nous, toutes ces voleuses, toutes sortes, petites putes, petites ... tout ça, ... on était très gentilles ... on était très gentilles avec elles ... très gentilles ...

M.W. :

il y avait plus que vous deux ... vous aviez votre sœur .. il y avait d'autres résistants ?

F.P. :

Oui, il y avait en particulier ... ah, je voudrais bien retrouver son nom ... cette femme à cheveux blancs qui a été décapitée ... et c'est elle qui était intervenue ... elle avait une fille qui ressemblait à Micheline ... elle était, par son avocat, intervenue pour qu'on libère Micheline qui n'avait que 19 ans. Elle y est arrivée. Son nom va me revenir. Enfin, je suis restée là jusqu'au 25. Je ne vais pas vous donner tous les petits détails, ils sont sans importance. Nous avons un (??) pour nous, on s'embêtait tellement. Et au lieu de me libérer, ... ils m'attendaient tous à la maison, avec des roses plein la maison aussi encore ...

on m'a remmenée au petit dépôt parce que le gouvernement avait décidé que tout ce qui était résistant ... j'avais été condamnée à trois mois de prison ... donc j'ai fait mon temps ... et au moment de sortir, on voulait m'envoyer dans un camp ... un camp dans le midi ... où on mettait tous les proxénètes et tous ceux qui avaient été arrêtés pour faits de résistance, on se débarrassait de tous ces trouble-fête. Et là, je suis restée trois semaines, dans ce petit dépôt. Ils ne se décidaient pas à m'envoyer. Et puis, un jour, je m'occupe ... alors là ! la cour des miracles ... j'étais avec toutes ... parce que, au petit dépôt, normalement, on ne doit pas y rester. C'est un endroit vraiment de passage. On amène les cloches, on amène tous ceux qui sont... alors là des poux, j'en ai eu là. Je n'en ai jamais vu d'aussi gros. Ils avaient à peu près deux ou trois millimètres de long, des poux de corps. mais ils me passaient dessus, ils ne restaient pas. Je me lavais bien, enfin, autant que possible. Je me souviens, j'étais au premier, on couchait sur des bas-flancs en bois, et puis avec une couverture, c'est tout. Alors, on couchait. J'avais quelques cloches à côté de moi qui faisaient le trottoir ... il y en avait une ... c'est une expérience extraordinaire, vous savez de passer par là ... et de voir tous les caractères. Il y avait des femmes attendrissantes, même d'une grande valeur morale, si l'on peut dire. Je me souviens, il y avait une pauvre clocharde que je connaissais de vue, qui était immonde, et qui racontait des choses épouvantables. Et bien une autre lui avait dit : "Tu vas te taire, tu ne vois pas que cette jeune fille, elle n'est pas comme nous. Il faut que tu te tiennes ... enfin elle allait vraiment la taper si je n'étais pas intervenue. Pour vous dire, il y avait quand même une attitude chez certaines qui était très bien. Enfin, c'était vraiment ... c'était moche, c'était la crasse et je n'en ai pas gardé un mauvais souvenir. Et je suis restée trois semaines là-dedans. Je m'occupais, j'allais balayer la cour parce que j'aimais bien que ce soit propre. Et puis, en bas, il y avait des résistants, beaucoup d'Anglais et d'Américains que j'ai vus, qui étaient en bas dans la cour. Derrière les grilles, on parlait un peu. Je ne me souviens plus de leurs noms. Ça aurait pu ... ça pourrait rendre service, je ne m'en souviens plus. Je les ai connus très peu. Et puis, là, un jour, un jeune homme de 25 -30 ans est rentré dans la cour au moment où je balayais et m'a dit : "Qu'est-ce que vous faites là ?" parce que je n'avais pas l'allure des autres cloches du coin. Alors, je lui ai expliqué et il m'a dit : "Ah, bon ! Je vais m'occuper de ça." Je ne l'ai jamais revu.

M.W. :

C'était un Français ou un Américain ?

F.P. :

C'était un Français. C'était dans une prison française. C'était le petit dépôt français, à côté du Palais de Justice, à Lyon. Et le lendemain, j'ai été libérée. Sans savoir pourquoi. C'est lui certainement.

On m'a mise dehors. A partir du moment où le papier de libération est venu, on n'a plus voulu de moi, on m'a mise dehors avec ma valise et avec des chaussures sans lacets. Je suis partie en traînant les pieds chez moi et c'est comme ça que j'ai été libérée en 42. J'ai recommencé à faire de la résistance.

M.W. :

Sans hésitation ?

F.P. :

Eh bien oui, et puis bien sûr. Et puis en 43, j'ai été ... alors là ... en 44 ... ça a duré ... la deuxième fois que j'ai été arrêtée par la milice ... à la suite d'une arrestation aussi ... je ne me souviens plus ... je ne me souviens plus des dates, vous voyez ... puisque j'ai été déportée le 30 juin 44. Donc c'est au début ... c'est fin 43. Enfin, les dates importent peu. Fin 43, j'ai été arrêtée par la milice. Où est-ce qu'ils m'ont trouvée ? Au magasin, au moment où j'allais ouvrir le magasin. Ma sœur n'était pas là, elle était partie en mission. Et j'ai été arrêtée, emmenée ... la milice, alors c'était assez grave aussi, plus ... c'était pire que la police de Vichy. Et puis, ils m'ont gardée la journée. On entendait ... c'était très désagréable parce qu'on entendait dans les caves des hurlements. Ils avaient des interrogatoires très, très poussés. Moi, j'ai toujours eu pour attitude de faire l'idiot, de jouer les naïves et ... je suis restée assise sur un banc un bon moment ... ah oui ! et puis, je me souviens ... on m'a dit : "On recherche votre sœur." Et à la maison, heureusement, j'avais eu la fantaisie, quelques temps avant, de changer de coiffure et d'avoir les cheveux complètement relevés en chignon, ce qui me changeait beaucoup. Alors qu'au moment où j'avais été arrêtée, j'avais les cheveux dans le dos, assez longs. Alors, il me dit : "Vous n'avez pas une photo d'elle. Très différente de moi, ma sœur, petite, beaucoup plus petite et blonde. Moi, j'étais brune, plus brune que ça. je trouve cette photo, je dis : "La voilà." "Ah, bon, bon, bon." Alors, on recherchait donc une personne tout à fait différente. Ils devaient aller la chercher à la gare. Ils avaient su que ... ils les attendaient à toutes les gares. Et puis, à un moment, un gros type de la milice, couvert de médailles, une sorte de gorille, ... et puis moi, j'avais tendance à cette époque-là à ... enfin, ce n'est peut-être pas très modeste de dire ça, mais je n'étais pas trop mal physiquement et alors, j'en jouais un petit peu, je me disais ... Je voulais arriver à ce qu'on me relâche, à ce que ... à ne pas se faire torturer parce que c'est idiot de jouer les Jeanne d'Arc et de parler sous la torture. Donc, je faisais tout ce qu'il fallait pour que ... j'ai fait la petite malheureuse, je l'ai regardé, je lui ai fait des yeux d'épagneul. Et il m'a dit : "Qu'est-ce que vous avez, mon petit ?" "Moi, je lui ai dit : "Je ne sais pas mais je suis là depuis toute la journée, je ne sais pas ce qu'on veut. On recherche ma sœur mais moi, je ne suis pas dans le coup."

"Attendez, attendez, je vais m'occuper de ça. L'important ..." Alors j'ai dit : "Oui, ah, si vous pouviez faire quelque chose pour moi !" Alors tout de suite, j'ai été appelée dans son bureau. Il m'a dit : "(Et bien ??).." Alors j'ai dit : "Surtout, si vous pouviez m'éviter de coucher ici !" parce que je me disais : "Si on me ramène ...". Mon appartement avait deux issues ... je me suis dit : "Je peux quand même peut-être faire quelque chose là-bas, et puis essayer de prévenir quelqu'un, de prévenir ma sœur." Et alors, il m'a dit : "On va vous remmener chez vous." Et alors, ils m'ont donné deux malfrats — enfin, c'est de l'argot ça — deux voyous, si vous voulez ... pour me remmener ... il y avait beaucoup de voyous dans la milice ... mais c'est drôle parce qu'il y avait le voyou voyou et il y avait le voyou qui voulait jouer les dandies, avec un cache-col blanc en tricot et qui essayait d'être le distingué. Donc, je me souviens, j'avais de hautes semelles de bois et on descendait la rue du Chemin neuf qui avait beaucoup de cailloux, et alors là, pour descendre la rue du Chemin neuf, j'ai pris le bras du dandy. Je lui ai dit : "Aidez-moi à descendre un peu." "Tout de suite, bien entendu." J'ai dit : "Et bien, nous allons coucher chez moi. Ça va vous faire du bien, je vais vous faire du café, j'ai eu du café." Alors, l'autre, de mauvaise humeur d'abord parce que j'avais pris le bras de (ce gars??) m'a dit : "Il ne faut pas essayer de nous acheter avec du café." Je lui dis : "Mais non ! je le sais bien, je n'essayerais même pas." Et donc, on est arrivés à la maison. Je leur ai dit : "Ecoutez, asseyez-vous." (On était ??) dans l'appartement de mes parents qui était un bel appartement. Je les ai fait rentrer dans la salle à manger, j'ai mis la radio. Je leur ai dit : "Je vais vous faire le café, vous voyez, je ferme la porte à clé, la porte de devant." Alors, je les ai abreuvés de paroles, intimidés un peu par le décor. J'ai été très aimable avec eux. Ils n'ont pas demandé à visiter les lieux. Des petites cervelles d'abord ! Ce qu'ils auraient dû demander en premier pour voir s'il y avait une autre sortie. Alors, j'ai dit : "Voyez, voyez, je ne ressortirai pas, on boucle. Les clés, je vous les mets là. Et puis, on ne va pas passer la nuit, on va dormir quand même. Ils pouvaient tout espérer comme ça.

M.W. :

Ah oui ! Tout !

F.P.:

Alors moi, je faisais des allées et venues. Je préparais dans un carton, pour pas que ça ait l'air d'une valise, des vêtements, le strict nécessaire, et puis j'allais porter tout sur le palier qui était au-delà de la cuisine. Il y avait un grand couloir. Et puis, je faisais ... je me suis mise à faire du café. Et, à un moment, j'ai mis l'eau ... l'eau était en ébullition, j'ai dit : "Ecoutez, je commence à passer le café." J'avais apporté deux tasses, chaque fois, je prenais des affaires, des soucoupes.

Je disais : "Ne vous gênez pas. Ils étaient assis sur le bord des chaises, intimidés. Ils ne pouvaient pas être arrogants, j'étais très gentille avec eux. Alors, j'ai dit : "Ecoutez là. Vous attendez, vous patientez une petite minute de plus parce que je fais couler le café là." Et alors là, ils ont patienté très longtemps parce que j'ai mis des obstacles. Il y avait à la cuisine une porte et les deux chambres des domestiques, puis, la sortie sur l'escalier de service. Alors là, j'ai calé derrière escabeau, bassine, des tas de trucs derrière cette porte pour qu'il y ait des obstacles. Une minute, c'est toujours une minute dans ces cas-là. Puis je suis descendue dans l'obscurité, la minuterie de marchait pas dans cet escalier et j'habitais au quatrième. La gorge sèche. On aurait dit que j'avais un million d'épingles dans la bouche. J'ai encore la sensation dans la bouche. Et je suis sortie avec mon carton sous le bras. Et là, je suis allée sur la Place des Jacobins et je savais que tout de suite en face, il y avait ce qu'on appelle les traboules à Lyon. Les traboules, ce sont des

M.W.:

(passages ??)

F.P.:

Oui, qui traversent d'une maison à l'autre. et j'ai pu tout de suite rentrer dans une traboule. C'est-à-dire que s'ils se mettaient à la fenêtre, ils ne pouvaient pas me voir. Mais, ils n'avaient pas eu ... à ce moment-là, quand j'ai commencé à traverser pour aller dans la traboule, ils étaient encore en train d'attendre le café. Et alors, j'ai pu aller chez des amis comme ça et il paraît que ... j'ai vu le concierge plus tard ... ils étaient dans une fureur quand ils se sont aperçus ... ça a réveillé toute la maison. Ils sont revenus après, ils ont mis la mitraille sur le ventre au concierge. "Vous êtes complice." Ils étaient effarés. C'était au milieu de la nuit. Enfin, ils ont dû se faire passer quelque chose, les deux, (j'ai bien peur ??). Et là, je m'en suis tirée comme ça et j'ai pu prévenir tout de suite qu'on aille à la gare pour prévenir ma sœur de ne pas rentrer chez elle. On a pu la prévenir. Sans danger, d'ailleurs parce que, comme c'était une toute petite blonde de 1m.48 et qu'on cherchait quelqu'un grande comme moi, pas très grande, de 1m.62 et brune, on ne l'a pas trouvée. Et ça, ça a été ma deuxième arrestation. Je suis partie pour Paris. Je ne raconte pas les toutes sortes de péripéties. Je suis partie pour Paris.

M.W.:

Parce que le réseau vous a envoyée ...

F.P.:

Oui. Je ne pouvais plus rester à Lyon parce que j'étais vraiment recherchée.

Je suis retournée chez moi prendre des choses déguisée en vieille femme. On s'est beaucoup amusés finalement dans ce ... il fallait bien .. il y a des moments tragiques, il y a des moments comme ça. Je suis rentrée au nez et à la barbe des gens qui surveillaient en bas la maison. Ce, avec la complicité de la concierge ... vous savez, c'est très facile de se déguiser, non pas en vieille femme, mais en femme ... vous savez ces femmes qui vivent dans les couvents ... avec un manteau long et un vieux chapeau. Je suis rentrée, les volets étaient fermés. Avec une lampe de poche, j'ai pu prendre ... ils avaient tout bouleversé dans la maison : les matelas éventrés, ...enfin j'ai pu prendre un peu de lingerie, des choses. Et puis, je suis partie, je suis partie pour Paris. Et là, j'étais encore avec Franc-Tireur. J'étais en même temps au NAP qui travaillait conjointement avec Franc-Tireur. C'était le Noyautage de l'Administration et de la Police. Et notre boîte aux lettres se trouvait rue du Faubourg Saint-Honoré dans un ... non, rue Saint-Honoré, pas loin du Théâtre français, dans cette partie de la rue Saint-Honoré qui est au bout, sur la place du Théâtre français. il y a un salon de thé. Et là, c'était la boîte aux lettres du NAP. Et tous les jours, je devais aller relever le courrier et me présenter vers midi, entre midi et une heure, dans un café de la rue du Renard, au Châtelet. Et là, alors, il y avait vraiment tout l'état-major, une grande partie de l'état-major, pas de la Résistance tout entière, mais enfin de ces deux groupes de résistance. Il y avait Albert (Baillet ??), il y avait Georges (Altmann ??). Jean-Pierre était ... il était là aussi. Je crois qu'il a été arrêté à (??) à ce moment-là. Il y avait le fils d'Albert Baillet, il y avait (Avinin ??), enfin des gens très importants pour le mouvement. Et là, on se réunissait tous les jours. Et un jour, j'arrive au salon de thé, vers 11h et demie ... le salon de thé était dans l'obscurité un peu ... et je vois apparaître une fille qui était notoirement arrêtée depuis huit jours. Elle arrive du fond du salon de thé et dit : "Bonjour, Francette !" Je dis : "Solange, c'est une surprise ! On vous croyait arrêtée." "Pas du tout, pas du tout, j'avais une crise de foie." "Ah !" J'ai dit : "Bien, ça va nous faire plaisir à tous" A ce moment-là, dans le fond, apparaissent deux types, deux armoires à glace, ... c'était très ... c'étaient des Français, le genre truand, qui travaillaient avec la Gestapo. Elle me dit : "Oui, mais je vous ai amené deux amis de province qui veulent voir Boucher." Boucher était le faux nom de (Allier ??) dans la Résistance. Ils veulent entrer en contact avec lui. Ils ont des choses importantes à dire au point de vue de la Résistance. "Ah !" Ils avaient environ ... sur leur visage, alors là ! J'ai tout de suite compris. Ah, là, là ! A l'intérieur, ça ... brrrrr ... mais je n'ai pas vraiment fait paraître et je lui ai dit " Oui, oui, c'est entendu mais l'ennui c'est qu'il va falloir attendre 6 heures ce soir. Heureusement, j'ai toujours ... on ne peut pas le savoir avant, mais je me suis aperçue à cette occasion-là que je ne perdais pas mon sang-froid. Ça m'a vraiment rendu service parce que je pouvais raconter ... j'avais une imagination folle ... je pouvais raconter une histoire tout de suite ...

tout de suite, tout de suite pour ne pas me faire tabasser, pour ... tout de suite quelque chose de plausible en même temps. Et surtout ne pas dire que j'avais rendez-vous dans une heure ou dans une demi-heure ou dans les minutes qui suivaient. J'ai dit : "J'ai rendez-vous ce soir à 6 heures de l'autre côté" (chose qu'on ne faisait jamais à côté d'une boîte aux lettres) "chez Ruc, en face du Théâtre français." Ça existe toujours. Je dis : "On a rendez-vous là tous les soirs à 6 heures. Alors, ... "Bon, bon, bon, ça va." Alors, on sort. Et alors, pas plutôt j'étais sur le trottoir, ils m'ont encadrée, ils m'ont attrapée par le bras ... je m'y attendais pourtant mais ça m'a fait sursauter. "Suivez-nous, police allemande." Ils m'ont attrapée par le bras, ils m'ont fait monter dans leur traction-avant, ils l'ont emmenée elle aussi. Il y avait le chauffeur ... ils étaient donc ... les deux autres et puis cette fille et moi. Et on est allés rue de la Pompe. Et alors là, j'ai été interrogée par un Allemand, (Ackermann ??), que j'ai revu ... non, je ne l'ai pas revu, lui, au procès de la rue de la Pompe. On en a parlé, j'étais (??). Alors, ils m'ont interrogée. Et m'a dit : "On va y aller ce soir." Et il m'a interrogée longuement. Et alors là, toujours la même chose, je n'ai pas fait la méprisante, je n'ai pas joué les résistantes, jamais. J'ai été prise avec un paquet de courrier. Il y avait dedans le plan d'insurrection de Paris, et tous les points de la police, des pompiers, tout ce qui devait se soulever.

M.W. :

codé ou non ?

F.P.:

Non, enfin, c'était un plan avec des petits points dessus. J'ai dit : "Vous savez, je ne sais même pas ce que je transporte. Oui, je ne peux pas dire le contraire, je transporte pour la Résistance et c'est le Franc-Tireur. J'avais les journaux de Franc-Tireur. Alors, je lui ai raconté tout de suite une histoire. Je lui ai dit : "Vous savez, j'ai ... " Je me suis dit : "Il va l'apprendre, il va apprendre que j'ai été arrêtée à Lyon, que je suis en fuite de Lyon." Je lui ai dit : "Vous savez, j'ai été arrêtée à Lyon." Il m'a dit : "Mais pourquoi vous faites ça ?" J'ai dit : "Mais parce que je n'ai pas de carte de travail, je ne peux pas travailler, je suis recherchée à Lyon." "Et pourquoi vous étiez dans la résistance ?" J'ai dit : "Non, je n'ai jamais fait de résistance, ça ne m'intéresse pas du tout mais vous savez ce que c'est ... " Et c'était vrai. Je disais toujours une base de vérité. Il ne faut pas les prendre pour des idiots. "Il y a des dénonciations anonymes, des jalousies." Et Dieu sait qu'il y en a eu beaucoup de dénonciations anonymes ! "J'ai été dénoncée, nous avons été dénoncés comme résistants, notre boutique à Lyon, à un tel point que j'ai été obligée de me sauver, mais je n'avais rien fait. C'était une jalousie de femmes et j'ai été obligée de partir. Et ici, j'ai été contactée par un mouvement de résistance et il faut bien manger ... "

M.W. :

(ils vous donnent de ??) l'argent ...

F.P. :

"Voilà. Je le fais, on me paye. Et autrement ..." Il me dit : " Mais ma pauvre petite, vous vous rendez compte de ce que vous faites, mais c'est de l'espionnage. Regardez ce ..." Ah je dis : "Alors là ! vraiment non, je m'imaginai que je portais simplement des journaux." Et bien je crois que vous allez me dire ..." J'ai dit : "Ah, mais je vais faire tout ce que je peux pour les faire prendre. Je vous y mène ce soir à 6 heures." Je savais bien qu'il n'y aurait personne. C'était un endroit complètement bidon. J'ai dit : "Mais ce qu'il y a, c'est qu'il faut que vous les preniez ce soir à 6 heures parce que, après, vous ne pourrez plus les prendre, parce que les rendez-vous changent tous les jours." Heureusement que j'ai pensé à ça. J'ai dit : "Ce soir, à 6 heures, on convient du rendez-vous du lendemain. Ce qui fait que je ne sais pas où ils seront demain." Alors, c'était plausible, c'était plausible. Donc on est allés dans ce ... je n'avais qu'une frousse, c'est que quelqu'un de connaissance me voie, dans la rue, (où ils m'attendaient ??). Ils m'avaient mise à un coin devant chez Ruc et puis ils étaient postés un peu plus loin, armés, prêts à tirer sur qui m'aurait abordée. Je me dis : "Pourvu que quelqu'un, ami, résistant, qui peut passer par hasard par là ne me voie pas !" C'était donc bizarre. Alors j'ai dit : "Moi, je vais faire tout ce que je pourrai. Il faut absolument que vous les preniez, ... m'avoir trompée à ce point-là ! ce n'est pas possible." Je sais très bien mentir. Et, bien entendu, personne n'est venu. Et tout ça, ... je gagnais du temps, parce qu'on s'était promis entre nous que, lorsqu'on était arrêté, il fallait tenir 24 heures sans rien dire. Après, on pouvait parler parce qu'on savait très bien que ... il y a des moments où on ne peut pas demander à quelqu'un de ne pas parler. Alors, donc, il fallait ... j'avais été arrêtée à midi, il fallait que je tienne jusqu'au lendemain à midi. Alors ça, c'était déjà le soir. Alors, je me disais ... C'était tard, on a fait le manger et puis, on est allés se coucher. J'ai vu ... on m'a mise face à face avec un jeune commissaire de police que je connaissais de vue. J'ai dit que je ne le connaissais pas. Bon, enfin, ça a été des petites broutilles et puis, pendant que j'attendais, ils s'amusaient à me dire : "Oui, si tu ne parles pas, on va te passer à la baignoire, on va te faire ..." des menaces de toutes sortes. Sauf l'Allemand, lui, l'Allemand, il ne m'avait pas fait ce genre de menaces. Il était beaucoup plus efficace d'ailleurs. Il m'avait fait subir un interrogatoire. D'ailleurs, à un moment, c'était devenu tellement détendu entre nous qu'il m'a dit : "Vous savez, moi, je fais ce métier mais je ne le fais pas par plaisir. Moi, j'étais chef d'orchestre à l'Opéra de Leipzig. Mais je lui ai dit ... je le vois bien ... parce que lorsque je lui ai dit que j'avais été arrêtée par la milice et que je m'étais sauvée à Lyon, il m'a dit : "Mais pourquoi vous vous êtes sauvée puisque vous étiez innocente ?"

Mais je lui ai dit : "Mais vous devez les connaître ceux de la milice, ce ne sont pas des gens comme vous." Ça, ça a été le trait de génie de lui dire ça. Vous savez, il n'y a rien de tel de prendre quelqu'un pour un gentleman pour qu'il soit obligé de se conduire en gentleman. Et alors, il a été extrêmement poli avec moi. Et alors, je lui ai dit : "Mais alors, vous allez me faire arrêter malgré ça ? Il m'a dit : "Ah, mon petit, je suis obligé. Ça, c'est obligé. Vous allez aller à Fresnes et ..." Il me dit : "Mais je peux cependant vous faire une proposition. Vous allez habiter avec moi dans un appartement à Paris et nous sortirons beaucoup et chaque fois que vous rencontrerez quelqu'un que vous connaissez, vous me le désignerez." Alors, je ne me suis pas indignée ni rien du tout. J'ai fait semblant de réfléchir. J'ai dit : "Oui, ce serait possible." Puis j'ai dit : "Non, finalement, non, ce n'est pas possible parce que je me ferais descendre. Ça, je n'aurais pas le courage de faire ça." Il m'a dit : "Bon". Si c'est comme ça, alors, il me dit : "Bon, nous irons demain matin ..." "Ouf !" Demain matin nous irons ..." Alors, il m'a demandé où j'habitais et je n'ai pas voulu dire où j'habitais parce que j'habitais rue d'Assas dans un hôtel de Franc-Tireur où il y avait toutes les archives de Franc-Tireur, ... bourré jusqu'à la gueule de journaux, d'adresses, de tout ...

M.W. :

Vous n'aviez pas d'autre adresse ?

F.P.:

Je n'avais que cette adresse. J'habitais là. Et, il y avait ... on habitait chez une femme qui était une assistante sociale, une vieille demoiselle, et qui m'avait laissé la chambre ... elle n'était pas souvent là ... et tout était là-dedans. Alors, je me disais : "Je ne peux pas les emmener là-bas. Il faut que je tienne 24 heures." Et alors, le lendemain, vers onze heures et demie, on est partis mais je me suis dit : "Il va falloir que je lui dise que ce n'est pas là que j'habite. J'ai dit tout de suite une adresse. Je ne voulais pas me faire brutaliser. Quand il m'a demandé mon adresse, j'ai dit : "J'habite rue d'Assas, à l'Hôtel Napoléon. L'Hôtel Bonaparte, ... non, rue Bonaparte, Hôtel Bonaparte ... oui, c'est ça." Alors que j'habitais rue d'Assas. Et, alors, dans la voiture, j'ai dit : "Il faut que je vous avoue quelque chose." J'avais la frousse, J'avais vraiment peur. Il était assis à côté du chauffeur, moi, j'étais derrière. Je lui ai dit : "Je ne vous ai pas donné mon adresse hier. En réalité, j'habite rue d'Assas, je n'habite pas rue Bonaparte." Il s'est retourné, il m'a fait un regard ! J'ai su après que c'était un type qui avait vraiment été féroce. Il en a fait torturer beaucoup. Moi, je n'ai pas eu à m'en apercevoir mais parce que je l'ai vraiment mené en bateau. Je ne sais pas si vous connaissez l'expression française. Il m'a regardée. Il m'a fait vraiment un œil dur. J'ai pris mon air de chien battu le plus possible.

J'ai dit : "Écoutez, c'est parce que la femme chez qui je vis ..." Mademoiselle Joseph, elle s'appelait, je me souviens. "Elle n'est vraiment au courant de rien du tout. C'est une brave fille et je ne voudrais vraiment pas qu'il lui arrive des histoires. Elle n'est pas au courant, du tout, du tout, du tout, de ce que je fais et il ne faut pas l'arrêter." Alors, je vous ai donné cette adresse-là en espérant que vous ne m'emmèneriez peut-être pas chez moi pour qu'elle n'ait pas d'ennuis." Je ne lui ai pas donné son nom. C'était aussi plausible. Alors, il s'est retourné, je me souviens, il s'est retourné, et puis, il m'a donné une petite chiquenaude sur le nez et il m'a dit ... (Je m'appelle Marianne de mon nom de Résistance) : "Mon petit Marianne, il ne faut pas te foutre de moi, hein." J'ai dit : "Non. Non, non je vous dis la vérité. C'est vraiment ..." Il a eu l'air de me croire. On est arrivés dans cet appartement et alors là, j'ai eu un ouf de soulagement et envie de rire parce que c'était vraiment poli, ciré, propre, vide. Ils étaient passés par là. Ils avaient su, ils avaient compris tout de suite. C'était vraiment ... ça marchait comme sur des roulettes. C'était bien organisé.

M.W.:

(Il y avait ??) un rendez-vous que vous avez manqué ?

F.P.:

Et bien, j'ai manqué le rendez-vous de midi ce jour-là. Oh, mais, attendez. Je suis allée chercher le courrier à onze heures et demie et je les voyais à midi, de suite, rue des Archives. Et, quand j'ai vu ces types qui m'ont dit qu'ils voulaient voir ... rentrer en contact, au lieu de leur dire : "J'ai rendez-vous dans une demi-heure.", je leur ai dit : "J'ai rendez-vous ce soir à 6 heures à côté. Donc, à midi, à une heure, ils ont vu que je ne venais pas, ce qui ne m'arrivait jamais, et que je n'ai pas fait prévenir. Je pouvais téléphoner. Ils ont compris, ils sont allés tout de suite débarrasser. Ils me l'ont dit après. Ils sont allés tout de suite débarrasser mais ils ont exagéré. J'ai dit : "Mais vous avez exagéré, vous ne m'avez rien laissé, pas de linge, rien." Ils m'avaient laissé un slip et un kilo de sucre. Rien. Il m'a dit : "Eh bien, mon petit, vous n'avez pas beaucoup de choses." J'ai dit : "Écoutez, non, je viens de Lyon, je n'ai rien."

M.W.:

Vous avez dit ça, ça allait avec votre histoire ...

F.P.:

Oui. J'ai dit : "Vous savez. Je n'ai rien." Mais j'ai attrapé quand même, j'ai fauché à l'assistante sociale une cape d'assistante sociale ... c'était au moins de juin et j'avais une petite robe d'été ... une cape toute mitée, je me souviens, une cape bleu marine. J'ai fait ça.

Les hommes ne s'aperçoivent de rien. Il a cru que c'était mon manteau. J'ai dit : " Je prends ça." Et je suis partie pour Fresnes où je suis restée deux mois et demi. Et puis, j'ai été déportée. J'ai été déportée. On était à cinq dans une cellule, je me souviens. J'ai été déportée à Ravensbrück. Oui. Là, j'y suis restée quelques semaines. Ensuite, on a été envoyées à Torgau. Là, j'étais dans le groupe de celles qui allaient arracher les pommes de terre. Et puis, après, ... je vous passe les détails parce qu'il y a des tas de mésaventures ... j'ai changé mon numéro. On nous a coupées en deux. Il y en a qui sont parties ... on ne le savait pas ... en Silésie, dans les mines de sel, et les autres sont allées dans une usine à Torgau. Et il se trouve que, sans savoir ... vous savez, dans cette séparation, il y avait des amies intimes, presque des sœurs qui étaient séparées, qui ne voulaient pas partir, alors, on m'a demandé : "Est-ce que tu veux changer de numéro avec moi ?", et instinctivement, j'ai accepté d'aller dans l'autre, parce que la .. celle qui dirigeait notre petit commando de pommes de terre, c'était une Allemande, très douce, très gentille avec nous, pour une fois. C'est la seule que j'aie vue et elle devait me trouver sympathique. Et alors, tout bêtement, une histoire idiote, quand le partage s'est fait, j'étais aux toilettes, ces fameuses toilettes où il y avait une rangée de trous les uns à côté des autres. Et j'étais enfermée là-dedans. Je sors, j'arrive et alors, j'ai vu ... il y avait déjà les partages faits ... elle m'a fait un air désespéré, cette fille, et elle m'a dit : "Vous n'étiez pas là. Vous allez partir là." Alors, je me suis dit : "Ça ne doit vraiment pas être bon de ce côté-là." Alors, quand on est venu me proposer d'échanger, j'ai échangé. Et lorsque ... et après, ... alors, nous étions de celles qui partaient, les autres qui restaient, elles sont parties en Silésie après. Nous, on devait prendre le train tout de suite. Et alors, il fallait passer devant une table avec deux Allemandes qui prenaient nos numéros, un Allemand à côté, le chien, toujours la même chose, la même panoplie, et notre Allemande qui était là aussi. Et alors, on faisait ... on attendait ... la file d'attente, dans sa couverture, ... sa gamelle, ses cuillers. Et quand j'étais à cinq, six avant de passer, elle m'a aperçue dans la file, file d'attente où je ne devais pas me trouver puisque je ne devais pas être de celles qui partaient. Elle est devenue blanche, cette fille, blanche. Elle s'est dit : "Il va falloir ..." Ça a été un problème pour elle. (?????) Elle n'a rien dit. Elle n'a rien dit. Mais je ne savais pas ce qu'elle avait dit en arrivant. Et j'ai été sauvée comme on dit pour les boxeurs, sauvée par le (??). Tout d'un coup, un Allemand est rentré, un bancal, comme il y en avait beaucoup, ... il n'y avait plus que de ça là-bas ... qui est rentré en criant : "Schnell, schnell !" Notre train était là. Je n'ai jamais appris l'allemand là-bas. Il fallait se dépêcher, tout laisser tomber, le train allait partir. J'ai été sauvée comme ça et je suis partie. Je suis partie du bon côté. J'ai toujours eu de la chance dans mon malheur. Je n'ai jamais eu de la chance pure dans ma vie.

Il a toujours fallu que j'aie de la malchance pour voir que j'avais de la chance pour m'en sortir. Et alors là, on a fait deux semaines de voyage de cauchemar, dans un train, avec deux fous, deux jeunes S.S de quinze et seize ans, un couple. Dans les wagons à bestiaux, il y a des portes centrales qui font à peu près le tiers du wagon. et les deux autres parties, c'était pour les chevaux. Et là. on était entassées, à quatre-vingts. Il y en avait quarante de chaque côté mais eux deux, ils voulaient leur place vide au milieu, la place qui correspondait aux deux portes ouvertes, qu'ils refermaient la nuit. Il y avait un poêle là, pour se chauffer, et nous étions serrées. Si on dépassait la ligne, on nous donnait un grand coup de fouet. Et là, on a voyagé une semaine là-dedans, dans ces conditions-là. On avait une boule de pain, douze pommes de terre, chaque fois. Et c'est un cauchemar et je sais que ... mes amis me le racontent maintenant, j'ai souffert de la soif mais je savais ... encore maintenant je ne les crois pas ... je disais qu'il pleuvait et je voulais absolument ... j'avais une boîte de conserves, d'où sortait-elle ? ... un morceau de ferraille ... je voulais absolument passer la main par la porte pour recueillir des gouttes de pluie. Et elles ont eu toutes les peines du monde à me retenir car je me serais fait battre. Et encore maintenant, je crois qu'elles avaient tort, qu'il pleuvait. Enfin, c'est pour vous dire, c'était vraiment un cauchemar. C'étaient deux brutes. Ils étaient toujours (??). Je ne peux pas comprendre ça. Et alors, quand on est arrivées à destination, on est descendues sur le quai de la gare. Et nous avions ... j'avais une amie, qui est une femme charmante, très, très bien, qui était couverte de furoncles sur les bras, qui souffrait. Et il s'est trouvé qu'on est descendues du wagon, le poêle était encore rouge, il était brûlant. Il s'est adressé à elle, ce sauvage, pour qu'elle descende, qu'elle prenne ce poêle ... c'était tellement ridicule ... c'est de l'humour noir ... il y a de quoi rire ... une femme qui a les bras couverts de furoncles, lui faire ... elle n'avait pas la force de le soulever ... elle était sous-alimentée ... et en plus, il était brûlant, ce poêle. Mais heureusement, il y avait un employé de la gare qui était là, qui l'a fait partir, qui l'a ... je n'ai pas entendu ce qu'il lui a dit mais il l'a engueulé ... et il a fait descendre le poêle par d'autres. Mais, elle était effarée. Qu'est-ce qu'elle pouvait faire ? C'est du cauchemar ! On ne peut pas s'imaginer.

M.W.: ??????

F.P.:

Et là , c'était le mois de février, il pleuvait. On est arrivé à ce camp et là, on nous a fait attendre pendant des heures. Et là se situe une anecdote comique, si on peut dire ... parce que des chambres à gaz ... on n'y pensait pas tellement, on les ignorait un peu. Moi je n'ai découvert qu'en rentrant qu'à Ravensbrück, l'odeur qu'il y avait , c'était l'odeur des os brûlés.

Quand j'ai habité Issy-les-Moulineaux, il y a une usine où on brûle des os. Un jour, j'ai dit : "Tiens, ça sent Ravensbrück, ici." Il y a quelqu'un qui m'a dit : "Mais, dis donc, c'est de l'humour noir, ça. C'est l'usine des os brûlés." Ah ! J'ai dit : "C'est ça !" Je n'y suis restée que trois semaines mais on ne parlait pas de ça. On était complètement abruti par des calmants, par je ne sais pas quoi. Moi, je n'ai pas réalisé, jamais. Et alors, on arrive dans ce camp et on nous fait attendre pendant des heures, cinq par cinq. Et on nous prenait, des groupes de dix ou de quinze, je ne sais plus, et on nous emmenait dans un baraquement.

FIN DE LA PREMIERE BANDE

F.P.:

Alors, je suis arrivée là-dedans et alors, là, j'ai vu mes camarades qui étaient assises le long d'un mur, toutes complètement tondues. Et alors, j'ai réalisé qu'il n'y en avait pas deux qui avaient le crâne de la même forme ; des ronds, des carrés, des ovales, des pointus, et en particulier, une qui était plus près, qui est une très bonne amie à moi, qui a des yeux magnifiques et qui a un crâne tout carré, elle. Et alors, j'ai éclaté de rire quand je les ai vues. C'était roulant. C'était... de voir ces femmes qui avaient un air effaré là. Elles étaient toutes tondues et quand on ne s'y attend pas, ça fait quelque chose. Il y en avait une avec ses beaux yeux noirs comme des pruneaux, elle les roulait, et alors ... à la manière des prisonniers, sur le côté là : (tu tournes, tu tournes ??) et plus elle me faisait cette tête-là, plus je riais. J'étais obligée de prendre sur moi ... me mettre le doigt sur la bouche pour me retenir. Vous ne pouvez pas vous imaginer, ça m'est resté cette image. Et alors, bon, j'ai été tondue. J'avais les cheveux très longs. C'était un petit S.S qui me tondait sans ménagement. Il me passait la tondeuse directement dans les cheveux. Je me disais : "Je ne vais pas pleurer." Il y en a qui ont pleuré leurs cheveux. Je leur disais : "Mais qu'est-ce que ça peut faire les cheveux ? Ça repousse. Ils vont être encore plus beaux une fois repoussés." Alors, je me disais : "Je ne vais pas pleurer." Mais c'est que c'est difficile de ne pas pleurer. Ça m'arrachait les larmes quand ça me passait sur les tempes. Enfin, mes cheveux sont tous partis, tous partis dans des caisses. Ils s'en servaient pour faire des tissus, pour faire je ne sais quoi. Et puis voilà, on nous a lâchées dans ce camp où il y avait ... c'était un camp où il y avait des juives, que des juives, hongroises et polonaises ... parce que je venais de passer six mois dans une usine, une usine, ... ah oui, après Torgau, on est parties pour une usine. Ces huit jours de cauchemar se situent entre l'usine et ce dernier camp. Donc, je venais de faire six mois d'usine où on nous a fait faire des pièces détachées de moteurs d'avion. Et bien entendu qu'on n'avait pas du tout envie de les réussir ces pièces.

On cassait les couteaux tout le temps. Et alors, il y en avait qui étaient ... enfin, on nous a dit,... on pensait qu'il y en avait une partie qui était mal notée et la moitié, nous sommes parties dans ce camp, un moment. Et là, on nous a toutes tondues et nous a fait faire du terrassement. Alors, on a (miné ??) le terrain qui était en face ... travail de fourmis ... en effet il était bien plat quand on est parties alors que c'était plein de fondrières. Et puis, on a souffert de la faim, des brutalités. C'était le cauchemar, quoi ... mais enfin, c'était comme ça. Puis, ce sont les Américains qui sont venus. Et alors là, tout de suite avant qu'ils arrivent, ils nous ont emmenées en colonnes encore. Ils ont voulu nous emmener pour qu'on ne soit pas délivrées par les Américains ... du côté de Dresde. Mais, avec quatre ou cinq autres, je me suis évadée, quand on était encore à proximité du camp. On passait dans un petit bois ... alors, c'était là que ... c'était donc le mois de février ... vous voyez, je ne me souviens plus des dates. Peu importe. Là, c'était vraiment ... quand on est arrivées j'ai été libérée ... c'est que j'ai passé un an là-bas ... libérée en mai ... juin ... je suis rentrée en juin. Oui, c'était quand même le mois de février, mars. Enfin, il faisait, ... il pleuvait, ... mais hélas ! les arbres n'avaient pas de feuilles. Mais heureusement, il faisait nuit noire, il n'y avait pas de clair de lune. Et alors, on marchait dans un petit chemin toujours en colonnes par cinq et avec le chef de camp sur son vélo et son chien, ses deux chiens, qui faisaient des allers et retours tout le temps. Et heureusement, il y avait beaucoup d'eau, des grosses flaques d'eau, je suppose, parce que, pour le flair, ça doit nuire un peu ... l'eau. Enfin, je sais que ... toujours est-il qu'avec une camarade, qui n'était pas tellement une amie d'ailleurs, on s'est décidées tout d'un coup, on s'est jetées sur le côté et on s'est mises à plat ventre, là, par terre. J'avais le nez dans une flaque d'eau, je me souviens. Le cœur battant. Et puis on (entend ??) assez.. Et je crois que l'impression de délivrance, c'est la plus forte que j'aie eue, plus qu'après quand j'ai été libérée vraiment, quand j'ai vraiment entendu la colonne s'éloigner et qu'on était là, toutes seules.

M.W. :

délivrées ...

F.P.:

Oui. Ils n'étaient plus là. Et on s'est retrouvées à cinq, six dans le bois. On a entendu des branches craquer . "Il y a quelqu'un ? Tu es là ?" On s'est retrouvées à six. Alors, on a passé la nuit comme ça, je me souviens. Mes camarades m'ont dit : "Tu es formidable, tu as été la seule à dormir." Je m'étais mise sur un ...comme oreiller un tronc d'arbre, ce qui n'était pas très bien et j'ai dormi. Mais je voulais tout le temps, ... quand je trouvais quelque chose à manger, je me disais : "il faut que tu manges. Ce n'est pas bon mais il faut tenir." J'ai toujours eu l'espoir et l'envie de vivre chevillés au corps. Ça m'a beaucoup aidée.

Nous étions donc six et le lendemain, on a vu passer un homme jeune, de loin, dans le bois qui n'était pas très feuillu, comme je vous disais, et puis, il n'est pas venu nous parler. Une heure après, on l'a vu revenir. On s'est dit " Ça y est, il a dû nous vendre." Et puis, il s'est approché de nous et il nous a dit : "Je suis un travailleur belge. J'ai bien repéré que vous étiez des déportées évadées. Je suis allé trouver vos chefs civils du camp." Il avait plaidé notre cause. Il avait dit ... parce que les Américains approchaient, ça tirait dans le bois ... : "C'est pour ça qu'ils vont vous emmener, les autres." Et, en effet, il nous a ramenées au camp. Là, le chef de camp nous a dit : "Mais vous allez occuper le bloc du commandant." Il y avait des lits, et puis, on a eu à manger, l'ordinaire du camp mais à satiété. Et puis, ils voulaient nous faire nettoyer tout le camp, secouer tous les poux, les couvertures. Alors là, c'était un peu exagéré, on n'a pas voulu travailler. Il nous a fait un petit discours en nous disant : "Nous, nous sommes ... moi, je suis le chef civil du camp. Nous ne sommes pas des S.S." Ils commençaient déjà à avoir peur des conséquences. Pour ça, ils nous ont bien traitées. Enfin, aussi bien qu'ils le pouvaient. Après, ils nous ont laissé tomber. La suite, je ne la raconte pas parce que, comme vous êtes américaine et que je ne suis pas (??) avec des Américains.

M.W. :

Ce que je trouve que vous dénoncez ici, c'est ??????

F.P.:

On a failli être violées. Ils nous ont invitées à ... tant pis, je raconte, vous couperez ... et, ... parce qu'il ne faut pas mettre tout le monde dans le même sac, mais enfin, on est tombées comme ça. On a vu des Américains, il y en avait qui étaient très sympathiques, mais enfin, vous savez, c'étaient les premières vagues, là, ce n'étaient pas des enfants de chœur qui venaient. Et on n'a pas eu par les Américains, par les forces d'occupation américaines, un gramme de lait, un bâton de chocolat, rien. Si on avait voulu coucher avec, ce n'était que contre ça. Nous n'avons eu que ... ils nous ont bien enfoncé à coups de bottes et à coups de crosse les réserves des caves de l'usine dont le camp faisait partie ... là, il y avait des réserves, il y avait de la confiture, il y avait des pommes de terre, du riz. On a pu avoir accès à la cuisine, on a pu se nourrir, avec la nourriture du camp. Mais on n'a pas eu un gramme de lait, de beurre, de chocolat, tout ce qu'ils avaient, eux. Et pour le 8 mai, un jeune sous-officier est venu nous trouver. Très sympathique, qui parlait très bien le français. Un genre d'intellectuel qui nous dit : "Si vous voulez, on va fêter la victoire. C'est le 8 mai. Je vous invite à l'état-major. C'était près de Leipzig, donc. Il nous a emmenées en voiture, dans une jeep. Et là, il y en avait un autre avec lui, un autre sous-officier. J'ai commencé à être un petit peu inquiète parce

que l'autre a sorti une bouteille de champagne de sous son siège et il a commencé à boire au goulot. J'ai dit : "Oh, là, là, dans quoi est-ce qu'on s'est mis les pieds ? J'étais avec deux jeunes filles, deux autres jeunes filles. On est arrivées dans une résidence, une très belle résidence allemande ... de très beaux salons ... il y avait un piano, il y avait des cristaux, il y avait ... et là, il y avait tous les officiers. Il y avait les officiers. Il y en avait qui parlaient très bien le français. Un que j'avais vu déjà, que j'étais allée trouver pour lui demander si on pouvait être rapatriées. Il m'avait reçue les pieds sur la table et m'avait dit : "Non, on n'a rien de prévu pour ça." Bon, j'étais repartie. Je l'ai retrouvé là. Puis un autre qui jouait du piano, dont je me suis approchée plus volontiers. Il était sympathique. Il a été rapidement saoul horriblement saoul, le pauvre. Et alors, après, ce qui nous a donné une mauvaise impression, c'est qu'il avait invité les Allemandes aussi. Alors, c'était vraiment ... il s'était fait un petit bordel, quoi. Alors que nous, on était vraiment trois vraies jeunes filles .. trois ... enfin, moi, je n'étais déjà plus tellement une jeune fille parce que j'avais vingt-neuf ans mais les autres avaient dix-huit et vingt ans. Et puis, moi, j'étais vraiment très jeune, quand même, de caractère, vous savez, une éducation puritaine ...

M.W.:

Oui, je comprends ...

F.P.:

Et là, sur le coup de minuit ou je ne sais plus quelle heure, ils ont voulu nous faire monter à l'étage au-dessus. On a très bien compris ce qu'ils voulaient. Ils étaient saouls. Et alors, moi, pour la première fois de ma vie, moi qui n'ai pas du tout cette réaction-là, j'ai envoyé une claque à ... celui qui parlait si bien le français ... je me souviens, il avait une mâchoire carrée, il s'approche de moi ... parce qu'on ne voulait pas ... et il me dit dans la figure : "Vous avez bien couché avec les Allemands, vous pouvez bien coucher avec nous." Alors, je n'ai pas pu m'empêcher, je lui ai envoyé une claque qui a saigné ... et je ne l'ai pas reçue ... c'est les deux petites qui étaient à côté de moi qui ont été bousculées. Il y en avait une qui avait une bosse comme un œuf. Et alors là, comme ils étaient tous plus ou moins saouls, on a eu notre ange gardien qui était le sous-officier qui a réapparu, ... on était vers le palier ... qui nous a dit : "Venez vite, je vous emmène." Mais alors, ce qu'il y a, c'est que le pianiste (saoul ??) qui était gentil comme tout, il ne voulait pas décrocher. Il a voulu nous suivre. Il ne voulait pas me quitter. Il est monté dans la jeep, ça a été épique. On est rentrés au camp, comme ça, les trois filles, notre chauffeur, qui lui, était en bon état et puis l'autre qui était saoul et qu'on n'a pas pu faire partir.

Il a passé la nuit avec nous. Et alors, quelle nuit ! parce qu'il était dans un bout et nous dans les trois autres lits ... et alors, j'étais au bout, moi. Et il y avait d'abord une petite ... On éteint. Elle rallume. "France... il est là !" Je rallume. Il était sur le lit. Alors, la deuxième, Lucette je crois qu'elle s'appelait, elle dit : "Et bien, viens dans mon lit." Elle vient dans son lit. On réteint. Au bout d'un moment : "France ! rallume !" Et moi je ... Il était à nouveau sur le lit. Alors, j'ai dit : "Ça ne peut pas durer !" parce qu'il remontait. Alors on l'a refichu à bas du lit, il a ... il ne parlait pas un mot de français, nous pas un mot d'anglais. Finalement, il était tellement dégoûté, il est allé se mettre sur la table pour dormir. Et ça s'est terminé comme ça. Après les autres ... il n'avait ni veste ni képi... les autres officiers, dessaoulés mais méprisants, furieux, sont venus le chercher le lendemain matin. Et lui, il avait compris que nous n'étions pas des filles ... les autres ont cru qu'on ne voulait pas d'eux et que ... ils étaient surtout très vexés, et puis surtout de voir que, lui, était resté. Ils ont cru que ... ils ne pouvaient pas s'imaginer qu'un homme pouvait être avec des femmes et puis que ... Alors l'autre, il répétait sans arrêt ... il était dessaoulé le lendemain matin, il avait compris, il était navré. Il leur disait sans arrêt : "(FFI ??) ! (FFI ??)" une affaire, ... ils lui ont donné son casque et puis ils l'ont emmené et on ne les a plus revus. Mais ils n'ont rien fait pour nous rapatrier. Il a fallu que je me débrouille pour aller dans Leipzig trouver un tram qui nous y emmène et aller trouver les autorités françaises de rapatriement des soldats français et là, on est rentrées avec des soldats français. Voilà. On est restées un mois dans ce camp. Mais tout ça, ce sont des épreuves, quand on en sort, qui sont enrichissantes.

M.W. :

??? ce que je trouve extraordinaire dans votre histoire, c'est que, déjà après avoir été arrêtée deux fois, vous avez repris le travail.

F.P.:

Mais c'est normal. On ne pouvait pas faire autrement.

M.W. :

(Oh, si ! ??) Vous auriez quand même pu dire : "J'ai assez fait ..."

F.P.:

Non, la peur n'existait pas. Et puis c'était plus fort que nous. On avait nos camarades, on les retrouvait. On ne pouvait pas faire autrement. Je ne me suis pas réveillée un matin en me disant : "Je vais faire de la résistance." Non, ça a été un engrenage, on a lu les journaux. On était tout à fait d'accord. Les Allemands étaient là. Il fallait faire ... il y en avait qui faisaient de la résistance, on ne pouvait pas moins faire que les aider.

Ça a été un engrenage, comme ça. Je n'ai pas voulu sauver la France, comme ça, tout d'un coup. C'est un engrenage.

M. W.:

Et votre sœur, elle a été arrêtée ?

F.P.:

Plus tard dans le midi, à Toulouse, elle a fait quelques semaines de prison, mais avec la police française.

M.W.:

Elle n'a pas été déportée ?

F.P.:

Elle n'a pas été déportée, non, c'était vers la fin. Voilà.

M.W.:

Elle s'est fiancée. Elle était fiancée ???

F.P.:

Oui. Et bien, le garçon en question non, elle était divorcée. Mais elle aimait un autre garçon qui était dans le mouvement de résistance, qui, lui, a disparu et on a su qu'il avait été emmené de cette prison ... ils avaient été arrêtés ensemble ... emmené dans un car, et le car ... on a signalé un car qui avait été arrêté sur une route. On les a fait tous descendre et on les a fusillés. On a tout arrosé d'essence et on les a tous brûlés. On a retrouvé des boutons de gants, des morceaux de métal.

FIN DE LA DEUXIEME BANDE